

FRANÇOISE
SAGAN

L'étang de solitude

1975

PRUDENCE — c'était son prénom, hélas ! et il lui allait au demeurant fort mal — Prudence Delveau avait arrêté sa voiture dans une allée forestière, près de Trappes, et elle marchait nonchalamment, au hasard, dans le vent humide et glacé de novembre. Il était cinq heures et la nuit tombait. C'était une heure triste, dans un mois triste, dans un paysage triste, mais elle sifflotait quand même et de temps en temps se baissait pour ramasser un marron, ou une feuille rousse, dont la couleur lui plaisait ; et elle se demandait avec une sorte d'ironie ce qu'elle faisait là : et pourquoi, en rentrant d'un week-end charmant, chez des amis charmants, avec son amant charmant, elle s'était senti le besoin subit et presque irrésistible d'arrêter sa Fiat et de partir à pied, dans cet automne déchirant et roux, et de succomber tout à coup à l'envie d'être seule et de marcher.

Elle portait un manteau en loden fort élégant, de la couleur des feuilles ; elle avait un foulard de soie, elle avait trente ans, et des bottes bien équilibrées qui lui permettaient de trouver un vrai plaisir à sa propre démarche. Un corbeau traversa le ciel dans un cri rauque et, aussitôt, une bande d'amis corbeaux le rejoignit et sembla déborder l'horizon. Et bizarrement, ce cri, pourtant bien connu, et ce vol lui firent battre le cœur comme sous l'impulsion d'une terreur injustifiée. Prudence n'avait peur ni des rôdeurs, ni du froid, ni du vent, ni de la vie elle-même. Ses amis s'esclaffaient, même, en prononçant son prénom. Ils disaient que ce prénom était, par

rapport à son existence, un pur paradoxe. Seulement, elle détestait ce qu'elle ne comprenait pas et c'était sans doute la seule chose qui lui fasse peur : ne pas comprendre ce qui lui arrivait. Et là, elle dut, soudain, s'arrêter pour reprendre son souffle.

Ce paysage ressemblait à un Breughel ; et elle aimait Breughel ; elle aimait la voiture chaude qui l'attendait et la musique qu'elle allait déclencher dans cette voiture ; elle aimait l'idée de retrouver, vers huit heures, un homme qui l'aimait et qu'elle aimait, et qui se prénommaient Jean-François. Elle aimait aussi l'idée qu'après leur nuit d'amour elle se lèverait en bâillant, boirait très vite un café que lui, ou elle, aurait confectionné pour « l'autre » ; et l'idée aussi de se retrouver demain dans son bureau, parlant de publicité avec Marc, Marc qui était un excellent ami et avec lequel elle travaillait depuis plus de cinq ans. Ils se diraient, en riant, que le meilleur moyen de vendre telle lessive était de démontrer que, finalement, cette lessive lavait plus gris ; et que les gens avaient plus besoin de gris que de blanc, de terne que d'étincelant, de fatigué que d'inusable.

Elle aimait tout ça, en fait, elle aimait bien sa vie : beaucoup d'amis, beaucoup d'amants, un métier drôle, un enfant même, et du goût pour la musique, les livres, les fleurs et les feux de bois. Mais ce corbeau était passé, suivi de sa folle équipe, et quelque chose lui déchirait le cœur, quelque chose qu'elle n'arrivait pas à cerner, ni à expliquer à qui que ce soit, ni (et là, c'était grave) à s'expliquer à elle-même.

Le chemin bifurquait vers la droite. Il y avait un panneau annonçant, promettant :

« Étangs de Hollande. » L'idée de ces étangs, dans le soleil couchant, avec des roseaux, des ajoncs, des canards peut-être, la séduisit immédiatement et elle accéléra le pas. Effectivement, l'étang fut là, très vite. Il était bleu et gris, et, s'il n'était pas couvert de canards (il n'y en avait pas l'ombre d'un, même), il était néanmoins

jonché de feuilles mortes qui s'enfonçaient lentement, les unes après les autres, dans une dernière spirale ; et qui, toutes, semblaient demander aide et protection. Toutes ces feuilles mortes avaient des airs d'Ophélie. Elle avisa un tronc d'arbre, sans doute abandonné par un bûcheron peu consciencieux, et s'y assit. De plus en plus, elle se demandait ce qu'elle faisait là. Elle finirait peut-être par être en retard, Jean-François serait inquiet, Jean-François serait furieux et Jean-François aurait raison. Quand on est heureux, qu'on fait ce qu'il vous plaît — et qu'on plaît aux autres — on ne doit pas traîner sur un tronc d'arbre, seule, dans le froid, au bord d'un étang dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Elle n'avait vraiment rien de « neurotic », comme ils disaient, les autres, en parlant de gens malheureux (en tout cas de ces gens qui ont du mal à vivre).

Comme pour se rassurer, elle prit une cigarette dans la poche de son manteau, découvrit avec soulagement un « Cricket » dans l'autre poche et alluma sa cigarette. La fumée était chaude et âcre, et le goût de la cigarette lui sembla inconnu. Et il y avait pourtant dix ans qu'elle fumait la même marque.

« Vraiment, se dit-elle, peut-être avais-je simplement besoin d'être un peu seule ? Peut-être n'ai-je jamais été seule depuis trop longtemps ? Peut-être cet étang a-t-il un charme maléfique ? Peut-être n'est-ce pas le hasard mais la fatalité qui m'a menée à ses bords ? Peut-être est-ce une longue suite d'enchantements et de maléfices qui entoure les étangs de Hollande... Puisque tel est leur nom... »

Elle mit la main sur ce tronc d'arbre, contre sa hanche, et éprouva le contact du bois rugueux, usé, patiné, sans doute par la pluie et par la solitude (car enfin, qu'y a-t-il de plus seul et de plus triste qu'un arbre mort, coupé, abandonné ; et ne servant à rien : ni à faire du feu, ni à faire des planches, ni à faire un banc d'amoureux ?). Le contact de ce bois donc lui inspira une sorte de tendresse, d'affection, et à sa grande stupeur, elle sentit des larmes monter à ses yeux. Elle

considéra le bois, les veines du bois, encore qu'elles fussent très difficiles à voir : grises, presque blanches dans ce bois déjà gris et déjà blanc (semblables, se dit-elle, aux veines des vieillards : on n'y voit pas le sang couler, on sait qu'il y coule mais on ne l'entend pas, et on ne le voit pas). Et pour cet arbre, c'était presque pareil : la sève n'était plus là ; la sève, l'impulsion, la fièvre, l'envie de *faire*, de faire des bêtises, de faire l'amour, de faire des travaux, d'agir, quoi...

Toutes ces idées lui passaient par la tête à une vitesse extravagante ; et, à la fois, résignée, elle ne savait plus très bien qui elle était. Elle avait brusquement une idée d'elle-même, elle qui ne se voyait jamais, qui ne cherchait même jamais à se voir, elle que la vie comblait. Elle se voyait brusquement comme une femme, dans un manteau de loden, fumant une cigarette sur un tronc d'arbre mort, au bord d'un étang d'eau croupie. Il y avait quelqu'un en elle qui voulait absolument fuir cet endroit, retrouver la voiture, la musique dans la voiture, la route, et les mille moyens d'éviter la mort, les mille ruses que doivent utiliser les automobilistes adroits pour éviter l'accident, quelqu'un qui voulait retrouver les bras de Jean-François, les cafés de Paris, « le gin, les tziganes, les siphons et l'électricité » chers à Guillaume Apollinaire. Mais il y avait quelqu'un d'autre en elle, qu'elle ne connaissait pas, — enfin dont elle n'avait jamais fait la connaissance jusque-là — et qui voulait regarder la nuit tomber, l'étang s'installer dans le noir et le bois devenir froid sous sa main. Et peut-être, et pourquoi pas... ce quelqu'un voudrait-il, plus tard, marcher vers cette eau, avoir froid d'abord, et puis s'y enfouir, s'y perdre et aller retrouver tout au fond, sur un sable doré et bleu, les feuilles mortes qui y avaient été happées tout au long du jour. Et là, allongé sur ces feuilles, entouré de poissons fous et tendres, ce quelqu'un serait enfin parfaitement à l'aise, retourné au berceau, retourné à la vraie vie, c'est-à-dire à la mort.

« Je deviens dingue », pensa-t-elle, et une voix lui susurrant : « Je

t'assure que c'est la vérité, ta vérité », et c'était, semblait-il, la voix de l'enfance. Et une autre voix, acquise, celle-là, à travers trente années de bonheurs divers, cette autre voix lui disait : « Ma petite fille, il faut rentrer et prendre des vitamines B et C. Il y a, en toi, quelque chose qui cloche. »

Bien entendu, ce fut la deuxième voix qui l'emporta. Prudence Delveau se releva, abandonna le tronc d'arbre, l'étang, les feuilles et la vie. Elle revint vers Paris, ses divans, ses bars, ce qu'on appelle l'existence. Elle revint vers son amour qui s'appelait Jean-François.

Et elle mit la musique dans la voiture et elle conduisit très attentivement et elle sourit même de cette demi-heure d'égarement. Mais il lui fallut deux mois pour oublier les étangs de Hollande. Pas moins. En tout cas, elle n'en parla jamais à Jean-François.